

L pour Liberté

Marie Page

Marie Page

L pour Liberté

© Marie Page, 2023

ISBN numérique : 979-10-405-4258-2

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Tous les jours, vers midi et demi, j'entends le claquement énergique des pas de notre facteure. Mais peut-être devrais-je dire factrice, comme directrice ou actrice ? La féminisation des noms de métiers me pose parfois problème. Chaussée de bottes, couverte d'une lourde parka, d'une grosse écharpe et d'un bonnet de laine en hiver, elle gravit en trente secondes les vingt-cinq marches de notre escalier. L'été, en espadrilles, short et t-shirt, elle exhibe ses magnifiques cuisses bien musclées. Chaque jour, elle grimpe ainsi des centaines d'escaliers. Une vraie athlète. Je me suis toujours étonnée que les habitants de ce pays si froid aient doté leurs habitations de ces escaliers qu'il faut sans cesse déneiger et sur lesquels la glace provoque des chutes souvent graves. Pourquoi pas des escaliers intérieurs ? Mais il est trop tard pour poser cette question.

Aujourd'hui, je ne l'ai pas entendue. L'épaisse couche de neige a dû étouffer le bruit de ses pas. Je sursaute lorsque la sonnerie retentit. Je me rends dans le premier vestibule, celui qui donne sur l'extérieur, celui du centre est protégé par une porte qui empêche l'air glacial de s'engouffrer dans l'appartement. La facteure (trice) me tend une grosse enveloppe blanche en papier bulle. Elle a les joues rouges et les lèvres gercées. Lorsqu'elle expire, de la vapeur s'échappe de sa bouche.

— Il fait si froid que ça ?

— Ouais ! Il faudra quand même déneiger les marches d'ici demain, sinon je ne pourrai plus vous livrer votre courrier.

J'acquiesce : « Oui, oui ! »

Aussitôt, elle me tourne le dos et repart pour sa tournée. Je jette un œil sur les arbres blancs de neige du parc. La fontaine, au centre, toujours aussi majestueuse, est à sec. Depuis plusieurs mois, on l'a mise en sommeil en coupant l'arrivée d'eau. Malgré cela, le Carré Saint-Louis est toujours aussi beau. Je file me réfugier au chaud dans l'appartement, le paquet à la main. Il a été posté en Algérie. En font foi les nombreux tampons en français et en langue

arabe et de magnifiques timbres représentant un guépard.

Je m'assois dans le fauteuil du salon. Mon émotion est plus violente que si j'avais encaissé un coup à l'estomac. Je sais que jamais je n'oublierai cet instant. Il est de ceux qui ponctuent le cours du temps, il y avait un avant et il y aura un après. Je redoute ce que je vais apprendre. J'avais presque oublié ce lointain souvenir et je n'espérais plus. Comment était-ce possible ? J'avais failli mourir de chagrin à cette époque-là. Pendant des années, j'ai attendu un signe, des nouvelles. L'insupportable silence et la déception m'ont forcée à passer à autre chose, à tourner la page, comme on dit. Ce qui est une mauvaise image. On ne tourne rien. On creuse une tombe à la douleur, on l'enfouit au plus profond de soi, dans l'espoir qu'elle ne réapparaisse jamais. Et puis, un jour, elle ressurgit, intacte.

Je vais me chercher un verre de porto à la cuisine. Je me rassois et j'examine le paquet. Je le tourne et le retourne. Oui, je reconnais son écriture. La boule dans le ventre gonfle encore.

« J'ouvre ? Je n'ouvre pas ?

Je n'ouvre pas ! Pas tout de suite ! Pas comme ça ! »

Je dépose la grosse enveloppe sur la table et je m'enfonce dans le fauteuil, le verre à la main. Les souvenirs affluent, en commençant par les derniers : ses cris, son visage boursoufflé, ses yeux hagards. Ma course dans l'escalier pour la rattraper, son enlèvement, sa disparition et un interminable silence. Mon envie de mourir. Cela remonte à si longtemps.

ISABELLE

Je devais avoir dix ans, lorsque nous avons déménagé. Pour ma famille, notre appartement dans une cité HLM, cette habitation à loyer modéré, représentait le grand luxe pour nous. Avant d'y emménager, nous vivions dans un deux pièces, sans salle de bain, avec WC à la turque, extérieur. Tout à fait extérieur. Dehors. On s'y gelait les fesses en hiver et on y chassait les grosses mouches noires en été. La nuit, on utilisait le seau d'aisance que mon père vidait le matin. Malgré son couvercle, l'odeur d'urine flottait dans l'unique chambre où nous dormions à quatre. Le matin, nous nous lavions à l'évier de la cuisine, à l'eau froide, avant de partir à l'école. Ma mère nous baignait, mon petit frère Jackie et moi, dans un baquet en zinc. Avant cela, elle devait faire chauffer l'eau dans plusieurs casseroles. Nous n'étions pas baignés tous les jours. Pour la lessive, elle remplissait le même baquet et utilisait une planche striée, une brosse, un gros pain de savon de Marseille et vas-y que je frotte. Les draps étaient épais et difficiles à sécher. On ne changeait pas les lits toutes les semaines.

Mes parents fréquentaient les douches publiques au centre-ville. J'y accompagnais maman, parfois. J'aimais bien. À l'entrée, une dame, vêtue d'un tablier blanc, lui remettait une serviette et du savon. Assise sur un banc, j'attendais maman. Je baignais dans une touffeur à l'odeur de savon noir. En hiver, j'aimais m'y réchauffer. Je lisais ma BD préférée intitulée *Kiwi*. J'étais passionnée par les aventures de Blek le Roc, un trappeur, qui combattait les Tuniques rouges, c'est-à-dire les Anglais, lors de la guerre d'indépendance de ce qui allait devenir les États-Unis. J'ai adoré les épisodes durant lesquels Blek se rendait, avec son jeune compagnon Roddy, dans la ville de Québec, pour y trouver des alliés français. Peut-être que mon rêve d'Amérique est né à cette époque.

Lorsque nous sommes arrivés dans l'appartement alloué par la ville, nous étions émerveillés. La cité, située en pleine nature, à quinze minutes à pied du centre-ville, nous apparut comme le paradis. Nous avons une vraie salle de bain avec WC séparés, deux chambres à coucher, salle de séjour, une grande cuisine et le *nec plus ultra* : deux grands balcons. Les commerces : épicerie, bureau de

tabac, bistrot et une quincaillerie étaient situés à proximité. Nous les enfants, nous avions des terrains de jeux non aménagés, mais ça nous plaisait bien ainsi. Nous jouions, garçons et filles ensemble, à notre jeu favori : ballon prisonnier et cela jusqu'à tard le soir, en été. À l'origine, la cité était habitée par des familles d'ouvriers français et italiens ainsi que par des retraités. Je connaissais tous les locataires de notre bloc. Les hommes jouaient aux boules le week-end et allaient boire un canon au bistrot, tous ensemble. Le 24 juin, on allumait les feux de la Saint-Jean au sommet des montagnes alentour. Nous regardions de notre balcon la descente aux flambeaux que je trouvais féérique. Les nombreux participants portaient des torches et empruntaient les chemins sinueux tout en prenant des précautions pour ne pas mettre le feu à la forêt. Je rêvais d'y participer un jour, quand je serais grande. Tous les balcons étaient fleuris, les chats s'y prélassaient au soleil. Les habitants promenaient leurs chiens. La guerre semblait si loin, la croissance était au rendez-vous. L'espoir d'un avenir prometteur régnait. C'était les années bonheur, les années liberté, les années douceur. La vie simple et tranquille, la vie heureuse. C'était les années rock and roll, Elvis que mon père adorait, Johnny que ma mère adorait et Sheila que j'aimais surtout quand elle se réjouissait de la fin de l'école et France Gall parce qu'elle s'en prenait à Charlemagne.

Mon frère Jacky et moi pouvions enfin réaliser notre rêve d'avoir un chien. Papa arriva un soir tenant dans ses bras un minuscule cocker noir. C'était une petite chienne que nous avons nommée Patie. Elle tremblait de tout son corps. La pauvre venait d'être séparée de sa mère. Nous avons tout fait pour la rassurer. La nuit, elle dormait dans mon lit. La petite boule se collait contre moi, sous les couvertures, comme si j'étais sa nouvelle maman. La journée, elle ne me lâchait pas d'une semelle et me suivait partout. Quand je n'étais pas en classe, je la promenais dans le bois. Elle a été propre assez vite, ce qui avait été la condition de maman.

Maman et papa se sont mariés avant d'avoir vingt ans. Je les ai toujours connus très amoureux l'un de l'autre. Papa avait abandonné ses études après le décès de ses parents et depuis, il enchaînait les emplois. Il éprouvait du mal à trouver sa place. Très grand et fort, il en imposait physiquement, mais aussi intellectuellement. Avant d'avoir quitté le lycée, il avait été un premier de classe. Il ne supportait pas l'autorité et encore moins celle des cons, comme il disait. Au premier mot de travers d'un « supérieur » hiérarchique, qu'il ne trouvait jamais supérieur du tout, il rendait son tablier. Maman travaillait chez elle, comme

couturière. Elle était sa propre patronne. Deux fois par semaine, elle se rendait dans une boutique du centre-ville pour effectuer des travaux de couture. Elle était heureuse de sa situation et nous les enfants, nous avions notre maman à la maison. Ce n'est pas ce que prônent certaines féministes, mais de quel droit devraient-elles régenter la vie des autres ? Et puis, j'étais toujours la mieux habillée de la classe, car maman faisait venir ses patrons de Paris et me confectionnait des robes magnifiques.

Quelques années après notre arrivée, une première vague d'immigration d'origine maghrébine arriva, des Chaouis, comme on les appelait. Les habitants de la cité, communistes pour beaucoup, croyaient à la fraternité et à la solidarité qu'ils appliquaient dans leurs relations sociales. Ils initièrent les derniers arrivants aux jeux de boules, à la belote et autres activités. Les nouveau-venus participèrent à la vie de la cité. Ils travaillaient dans les usines de taille de diamants ou de fabrication de pipes et leurs enfants allaient à l'école. La machine à intégrer fonctionnait bien.

À cette époque, le logement situé sur le même palier que le nôtre venait de se libérer. Les anciens locataires, un couple sans enfants, avaient acheté un petit pavillon à l'extérieur de la ville et nous avaient quittés. J'attendais avec impatience l'arrivée de nos nouveaux voisins. J'étais à l'école lorsqu'ils ont emménagé. Le soir, à mon retour maman me confie :

— Tu vas être contente, les voisins ont une fille de ton âge.

— Comment est-elle ?

— Je crois qu'elle va te plaire. Elle s'appelle Miriam, elle rit tout le temps.

J'étais impatiente de la rencontrer. Enfin une copine ! Il y avait plus de garçons que de filles dans le quartier et pas une seule de mon âge. Mon vœu allait être exaucé le soir-même. Au moment où j'ouvris la porte pour aller à l'épicerie, elle est sortie. Elle m'a avoué, plus tard, qu'elle m'avait guettée pour me rencontrer. Le coup de foudre a été immédiat. Elle a pris l'initiative de la conversation.

— T'es Isabelle ?

— Et toi Miriam ?

Elle parlait français en cherchant ses mots, mais son sourire et sa bonne

humeur étaient plus communicatifs que de longs discours. Je la trouvais mignonne avec ses beaux cheveux bouclés, ses yeux verts et son visage ovale au teint mat. Elle m'a accompagnée à l'épicerie et ce fut le début d'une solide amitié. Le soir même, je déclarai à maman qu'elle était ma copine. Je l'ai prise sous mon aile, déterminée à l'aider à s'adapter au plus vite. Nous sommes devenues inséparables. Le lendemain, un mercredi, jour de congé des écoliers, maman invita Nadia, la mère de Miriam à prendre le café ainsi que son mari. À cette époque, les salariés rentraient chez eux à midi. Nadia est arrivée avec Miriam, mais sans son mari. Elle était incroyablement lumineuse, chaleureuse. Avec elle, le soleil d'Algérie débarquait. Son français était excellent. Son bonheur d'être en France était contagieux. Nous nous en réjouissions pour elle. À la voir rire, ma mère riait. Mon père riait de voir ma mère si joyeuse et nous, les enfants, nous riions de voir nos parents heureux. Même Patie, remuait la queue plus que d'habitude. Entre ma mère et Nadia, ce fut le coup de foudre instantané, l'amitié à la vie à la mort, comme pour Miriam et moi. Nous n'avons guère rencontré Mohamed, le père. On avait l'impression qu'il nous fuyait, même si Nadia prétextait la timidité. Lui, ce n'était pas le soleil, mais un astre mort, un trou noir, un truc éteint, froid et inquiétant, au mieux, la nouvelle lune. Avec mon père, ça n'a pas cliqué. Le fils, Farid, était encore petit. Il paraissait effarouché. Jacky et lui ne seront jamais vraiment copains.

Je me sentais responsable du bonheur de Miriam. Je voulais qu'elle apprenne le français très vite et qu'elle soit heureuse parmi nous. Je crois avoir bien rempli ma mission. Le soir, nous faisons nos devoirs ensemble, à la table de notre salle à manger et je l'aidais. Au bout de deux mois, on aurait dit une petite Jurassienne, elle parlait avec le même accent que nous et utilisait nos expressions : « Regarde comme elle est *gaupée* » ou « *Vinzou*, qu'est-ce que j'ai eu la *pétoche* ! » Comme nous, elle utilisait l'article *le* ou *la* devant les prénoms : *le* Farid, *la* Solange.

Un an après son arrivée, nous nous concurrencions pour la première place en classe. La mère de Miriam voyait d'un bon œil notre amitié. Ce qui n'était pas le cas de son père. Elle devait rentrer chez elle, avant qu'il ne revienne du travail et je ne pouvais pas aller dans leur appartement, quand son père était présent. Pour lui, chacun devait rester à sa place, dans son logement. Il ne supportait pas les étrangers chez lui. Il n'aurait jamais dû quitter l'Algérie, avec une telle mentalité ! Miriam était gênée de me demander, même très gentiment, de retourner chez moi, lorsque nous jouions ensemble chez elle. « Tu sais comment

il est mon père, quand il rentre du travail, il ne faut pas le contrarier. » Papa, lui, c'était l'inverse, il appréciait Miriam.

— Elle n'est pas là Miriam ?

— Non, elle a dû rentrer chez elle !

— Dommage, c'est un vrai rayon de soleil cette petite.

— Et moi, alors, je suis quoi ? Le brouillard d'hiver ?

— Toi, tu es l'étoile de mes jours.

Et il me prenait dans ses bras et me couvrait de baisers jusqu'à ce que j'implore pitié ou que je parvienne à me sauver.

Très vite, j'ai perdu l'envie d'aller chez Miriam, même si sa mère ne cessait de m'inviter à goûter ses bons gâteaux. Elle, je l'aimais. Dans son village, elle avait été à l'école, une seule classe pour tous les niveaux. Son instituteur était français, c'est pour cela qu'elle parlait si bien notre langue. Elle avait été la seule fille de l'école. Ses parents étaient plus évolués que les autres et souhaitaient qu'elle ait une bonne éducation. Malheureusement, après l'indépendance, elle n'a pas pu poursuivre ses études, car ses parents étaient décédés. Elle n'a jamais dit dans quelles circonstances. On sentait que le sujet était sensible et qu'il ne fallait pas poser de questions. Toujours est-il qu'elle était ravie d'avoir quitté l'Algérie, elle ne souhaitait pas y revenir et n'en parlait jamais en bien. D'ailleurs, elle évitait d'évoquer cette partie de son existence, pour elle, la vie a vraiment commencé en posant les pieds sur le sol français et elle aspirait avec enthousiasme à devenir une vraie Française et que ses enfants le deviennent aussi. C'est pourquoi, elle permettait à Miriam de passer du temps avec moi, de faire des excursions ensemble et même de partir en week-end avec nous. Jusqu'à ce que son père y mette le holà.

Toutes les deux, nous adorions explorer les environs de la ville. Nous connaissions toutes les cascades à distance de marche. Dans cette région de montagne, il y en a plusieurs et toutes différentes les unes des autres. Certaines étaient très touristiques, nous préférions celles un peu perdues. Nous devions passer par de petits chemins connus des seuls gens du cru. Les touristes, nous ne les aimions guère, surtout ceux venant de la capitale. Ils donnaient l'impression de nous mépriser. On peut tout pardonner excepté l'arrogance. Pour eux, notre ville était un trou perdu. Eh bien, nous étions heureux dans notre trou perdu,